

L'image de l'Iran et des Iraniens du début du XX^e siècle chez Pierre Loti

Mohammad Javad KAMALI

Maître-assistant, Université Azad Islamique, Mashhad, Iran.

kamali_mj@yahoo.fr

Résumé

Le récit de voyage est un témoignage assez direct que donne un voyageur sur le parcours qu'il a accompli. Pierre Loti, écrivain romantique et voyageur célèbre, nous a laissé, dans un remarquable ouvrage, *Vers Ispahan* (1904), un compte rendu de son seul voyage de trois mois en Perse, du Golfe Persique à la mer Caspienne ; un bon récit de voyage, où l'on pourrait suivre étape par étape le voyageur.

Cette étude nous révèle l'image que Loti a donnée de l'Iran et des Iraniens du début du XX^e siècle, tout en insistant sur le fait que chez lui, le recueil des données ne comporte guère d'objectivité et de rigueur scientifique ni de souci méthodologique. Chez Loti, tout ce qui arrive au cours du voyage s'efface au profit de tout ce qu'il veut voir lui-même. Et, bien qu'il arrive à constater un dualisme social et culturel qui se fait jour peu à peu, et qui essaie de s'adapter à la vie européenne, il donne beaucoup d'importance à ses rêveries, même lorsqu'il essaie de décrire des faits concrets ; il tend à se faire des idées générales à partir de quelques observations passagères et nous invite à partager ses plaisirs en même temps que ses peines.

Mots clés : Pierre Loti, récit de voyage, image, Iran, Iraniens.

Introduction

Depuis la nuit des temps, l'homme a été attiré par les voyages, par tout ce qui diffère de sa propre civilisation. En Europe, dès le temps des Croisades, on s'est intéressé aux pays d'Orient (plus particulièrement le Moyen Orient). A partir de la Renaissance, avec Rabelais, dans *Pantagruel* (1532) et *Gargantua* (1534), de la passion pour l'Ailleurs est née une mode artistique appelée exotisme). Au XVII^e siècle, les langues et les civilisations de l'Orient et de l'Extrême Orient ont été révélées par les Jésuites ; cependant, l'orientalisme est connu comme un courant culturel occidental qui débute au XVIII^e siècle et qui concerne la production artistique.

L'image de l'Orient au XVII^e siècle était plutôt celle d'un monde magique et mystérieux, aux frontières mal définies, habité de sultans et de muftis où le merveilleux et le pittoresque prennent le pas sur le réel. Mais en même temps, les liens diplomatiques entre la France et certains pays d'Orient se resserraient et différentes réceptions de délégations étrangères ont eu lieu. Désormais, tout ce qui venait de Turquie, de Chine, de Perse, en bref d'Orient, était à la mode. La traduction des *Mille et Une nuits* (1704) par Antoine Galland et *Les Lettres persanes* (1721) de Montesquieu ont bien renforcé cet attrait.

En fait, c'est Napoléon Bonaparte qui, en 1798, a fait ouvrir les portes d'un Orient non plus de fantaisie, mais vécu, exploité par le romantisme avec ses couleurs propres et ses mœurs. L'orientalisme était donc étroitement lié aux valeurs du romantisme littéraire et dans le même temps visait à retrouver les sources communes à l'Orient et à l'Occident : les voyageurs étaient en quête de pittoresque, d'aventures, d'une vie plus calme que la leur, du bonheur ou de connaissances nouvelles qu'ils allaient trouver dans certains pays orientaux. Ils goûtaient un pur plaisir esthétique ; leur regard étant plutôt objectif, ils offraient un paysage pittoresque et énuméraient ce qui le composait. Le réalisme était aussi occidental qu'exotique, car c'est le lieu qui le permettait ; l'artiste n'était que le porte-parole de cet Orient, donné tel quel, sans approfondissement.

Le XIX^e siècle était plus précisément celui que l'on peut appeler "siècle de contact continu" entre certains pays occidentaux et l'Orient, y compris la Perse.

L'ivresse de la découverte, de la nouveauté, le charme de l'inconnu longtemps rêvé, soudain sensible et tangible, ont redoublé chez les

orientalistes, une ardeur de travail et une insatiable de recherche (Briquet, 1945, 8).

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, l'extension du commerce et l'expansion coloniale aidant, l'orientalisme est devenu une source d'inspiration active en Europe, et sa vogue a abouti, par exemple, au Salon des peintres orientalistes français en 1895, dont le but était de mieux faire connaître les pays et les cultures d'Orient.

Durant les siècles passés, la France se désintéressait des affaires politiques de la Perse et n'y attachait qu'un intérêt secondaire, une attention aux domaines culturel et intellectuel d'une part et des recherches archéologiques de l'autre. Avant Pierre Loti, il y avait évidemment d'autres Français qui avaient visité ce grand pays. Le lecteur de *Vers Ispahan* aura donc plaisir à comparer le récit de Loti avec ceux de ses trois grands devanciers compatriotes : *les Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes* (1677-1679) de Jean-Baptiste Tavernier (1605-1689), le *Journal du voyage en Perse et aux Indes orientales par la mer Noire et la Colchide* (1686) du chevalier Jean Chardin (1643-1713) et surtout les *Trois Ans en Asie* (1859) du comte Arthur de Gobineau (1816-1882), auxquels Loti ne fait pas allusion dans son ouvrage.

Dans cette étude, nous allons vérifier, sur les pas de Pierre Loti, comment l'écrivain-voyageur a trouvé l'Iran et les Iraniens et nous tenons à souligner l'originalité de l'image qu'il nous en présente.

Le voyage de Loti en Iran, une mission ou une simple visite ?

Julien Viaud (1850-1923), qui prend le nom de Pierre Loti plus tard, a exprimé pour toute une génération le charme mélancolique de l'Orient, dans un ensemble de livres où la fiction romanesque est inséparable du souvenir autobiographique. L'Académie française l'avait chargé d'aller en Inde pour remettre la croix de chevalier dans l'ordre des Palmes académiques à son Altesse le maharajah du Tranvancre. Après avoir accompli cette tâche en hiver 1899-1900, Loti a dû s'acquitter d'une mission économico-géographique, quoique vague et presque officieuse, que lui avait confiée le ministre des Affaires étrangères¹. Cependant, il n'y a aucun document qui prouve que Loti, à l'inverse de beaucoup d'autres voyageurs connus, a signé un traité militaire ou commercial lors de cette mission (Faure, 1921, 21).

A la retraite depuis quelques années, il a profité de cette occasion pour se rendre, à l'âge de cinquante ans, en Perse et notamment à

Ispahan pour sa seule ambition de « voir » cette partie de l'Orient où il n'a pas encore eu le temps d'admirer ce qui l'avait déjà charmé dans d'autres « pays de l'Islam », tels que l'Algérie, le Maroc et la Turquie. L'arrivée de Loti en Iran, au début du XX^e siècle, tend tout naturellement à exprimer, sous une forme littéraire, le charme qui entoure le passé glorieux de ce pays. Loti est un voyageur qui fait ses voyages sur commande, plutôt qu'un voyageur à la mode dépassé de l'époque romantique, mais il vient volontairement en Iran pour le « voir », comme l'avant-propos du livre le déclare à plusieurs reprises, tel un leitmotiv, en y conviant le lecteur : « Qui veut venir avec moi voir à Ispahan la saison des roses [...]. Qui veut venir avec moi voir [...] » (Loti, 1978, 3-4). Nous allons voir comment cette invitation à une déclaration visuelle, monotone et silencieuse serait polémique. Elle inscrit le voyage et sa relation dans la vie contemplative et non pas dans la vie active.

L'arrivée dans une chaleur d'été

Sur la route qui le ramène des Indes, au milieu du printemps 1900, Loti, toujours accompagné par son serviteur et ami français, Edmond Gueffier (1875-1968) fait une courte escale à Mascate, capitale d'Oman, (Martin, 1990, 651) mais il se montre impatient pour réaliser son rêve :

Le sultan de Mascate, écrit-il, voulut bien me proposer de m'arrêter ici quelques jours, [...] j'aurais eu des chevaux, des escortes. On m'offrirait d'aller vers l'intérieur voir des villes où les Européens ne vont jamais; de visiter les tribus des oasis [...]. Mais je me rendais en Perse, et je me souviens d'Ispahan où, depuis des années, je rêvais de ne pas manquer la saison des roses. Je refusai l'honneur, n'ayant pas de temps à perdre, puisque l'avril était commencé (Loti, 1991, 867).

Il repart et son bateau le dépose le 17 avril sur le territoire iranien, au terme de deux semaines d'une navigation lente au long des côtes :

Nous nous acheminons vers le Golfe Persique, écrit-il, le golfe le plus étouffant de notre monde terrestre, nappe surchauffée depuis le commencement des temps, entre des rives qui sont mortes de chaleur et où tombe à peine quelque rare pluie d'orage, où ne verdissent point de prairie. [...] Et cependant on se sentait oppressé d'humidité lourde ; tout ce qu'on touchait semblait humide et chaud ; on respirait de la vapeur,

[...] Et le malfaisant soleil nous maintenant nuit et jour à une température de chaudière (*Ibid.* 868).

Le premier accueil sur la terre persane a été rude pour lui et son jeune compagnon : « Comme nous arrivons de Bombay, où sévit la peste, il a fallu faire six jours de quarantaine, seuls sur un îlot de marécage, où une barque nous apportait chaque soir de quoi ne pas mourir de faim, [...] nous avons là souffert longuement, accablés dans le jour par le soleil » (Loti, 1978, 6). Dans cette évocation d'impression d'arrivée, Loti insiste aussi sur l'agaçante lutte contre les insectes.

En route

Pierre Loti va suivre, un demi-siècle après Arthur de Gobineau, exactement la même route que celui-ci. Après cet accueil un peu trop chaleureux, il commence son voyage par le port Bouchir: « Admis enfin à Bender-Bouchir, ville de tristesse et de mort s'il en fut, groupe de masures croulantes sous un ciel maudit... » (*Ibid.* 6)². Il se hâte de partir « afin d'éviter une marche sous le soleil mortel » (*Ibid.* 7) et ne cherche même pas à bien connaître cette ville et ses habitants. Il sera accompagné par son fidèle serviteur français et son "charvadar"³; deux ou trois soldats sont tout de même chargés par les autorités locales de l'accompagner sur une partie de la route.

Dès les premières étapes, la nature géologique du pays attire beaucoup l'attention de ce dessinateur de grand talent. Le style de Loti lui permet, à l'aide de métaphores et d'images poétiques, de développer et de rendre ses contemplations avec plus de finesse et d'adresse. La traversée de la région montagneuse du sud lui offre des paysages étranges ; la fantasmagorie et les images allégoriques : tantôt Loti essaie de nous effrayer avec les broussailles aux formes animales postées à la lueur de la lune, tantôt il nous amuse avec cette vie gigantesque qu'il donne aux rochers suspendus : « Enfin la lune, amie des nomades, vient de débrouiller le chaos noir. Dans une déchirure soudaine, au ras de l'horizon, elle surgit énorme et rouge, du même coup révélant des eaux encore proches, sur lesquelles son reflet s'allonge en nappe sanglante, et des montagnes, là-bas, qu'elle découpe en silhouette. Sa lueur bienfaisante s'épand sur le désert, mettant fin à ces impossibilités de cauchemar ; nous indiquant les uns aux autres, personnages dessinés en noirâtre sur des sables claires. » (*Ibid.* 9-10) La description est à la fois un décor et un poème.

D'une étape à l'autre, il se joint à des caravanes qui, craignant le soleil, préfèrent voyager la nuit : « Jamais encore, je n'avais cheminé dans le désert en pleine nuit. Au Maroc, en Syrie, en Arabie on campait toujours avant l'heure du "Maghreb" ou le coucher du soleil. Mais ici, le soleil est tellement meurtrier que ni les hommes ni les bêtes ne résisteraient à un trajet de plein jour... » (*Ibid.*, 11) ; de là deux thèmes nouveaux : l'aspect de la nuit d'Orient, avec son ciel nocturne constellé d'étoiles, ce que l'on rencontre rarement dans les descriptions d'autres voyageurs – qui ne voyageaient que dans la journée – et l'aspect des caravanes : « Escorte d'inconnus, silhouettes très persanes ; pour moi, visages nouveaux, costumes et harnais vus pour la première fois » (*Ibid.* 12).

Pendant des semaines, les caravanes nocturnes de Loti ne cessent point de pénétrer au cœur du pays, « tantôt escaladant les rochers étrangement entassés et surplombant les voyageurs, tantôt descendant au fond des abîmes et des vallées ardentes, tantôt progressant dans le désert qui s'étend à perte de vue, jalonné de rares oasis colorés et "féeriques" » (Tavassoli, 1966, 22). La nature que Loti révèle, lorsqu'il contemple de loin le désert et les oasis, est en effet celle qu'il adorait dès son enfance ; c'est là, qu'il a connu pour la première fois une vie qu'il évoque toujours devant la nature farouche de la Perse (Loti, 1988, 145). La route même est un sujet de descriptions, d'impressions et de réflexions poétiques :

A nouveau, c'est le désert ; - mais un désert de plus en plus affreux, où il y a de quoi perdre courage. Des trous, des ravins, des fondrières ; un pays ondulé, bossé ; un pays de grandes pierres cassées et roulantes, où nos bêtes trébuchent à chaque pas. Et sur tout cela qui est blanc, tombe la pleine lumière blanche de la lune. [...] Cependant la terrible falaise Persique, toujours devant nous, s'est dédoublée en s'approchant; elle se détaille, elle nous montre plusieurs étages superposés; et la première assise, nous allons bientôt l'atteindre. Plus moyen ici de cheminer tranquille en rêvant, ce qui est le charme des déserts unis et monotones; dans cet horrible chaos de pierres blanches, où l'on se sent perdu, il faut constamment veiller à son cheval, veiller aux mules, veiller à toutes choses; - veiller, veiller quand même, alors qu'un irrésistible sommeil commence à vous fermer les yeux (Loti, 1978, 21-22).

A chaque instant, Loti revient à cette « falaise géant qui encombre la moitié du ciel au-dessus de nos têtes » et à ces étranges rochers qui

« ressemblent dans l'ombre à des efflorescences de pierre, à des madrépores, à de colossales éponges noires » (*Ibid.*, 23-24).

Après deux jours d'épreuves pénibles, Loti retrouve un grand calme soudain tout en échappant au vertige des abîmes, au danger des chutes dans le vide noir ; il sort enfin de l'étouffement des vallées de pierre et découvre « le premier étage de la Perse » : « On est en plaine, écrit-il, une plaine suspendue à mille ou douze cents mètres d'altitudes ; et, au lieu du désert comme en bas, voici la campagne fleurie, les champs de blé, les foins qui sentent bon. La lune, qui s'est levée, nous montre partout des pavots et pâquerettes » (*Ibid.*, 35). Et un jour plus tard, il traverse un « plateau pastoral, où la moisson est mûr, où, dans des blés dorés, hommes et femmes, la faucille en main, coupent des épis en gerbe, parmi les coquelicots, les pieds-d'alouette, toutes les fleurs de France, subitement retrouvées à mille mètres d'altitudes. » (*Ibid.*, 37) Mais il ne peut rester longtemps à contempler ce paysage ; car « le second étage de la muraille Persique » se dresse vertical devant lui ; une sorte de clôture haute et sombre. En s'enfonçant dans cette région d'horreur, Loti traverse un « grand et sinistre village » où il y a « un amas de huttes grossières et noirâtres, sans une herbe alentour. Et des femmes, écrit-il, qui sortent de là, s'avancent pour nous regarder, l'air moqueur et agressif, un voile sombre cachant la chevelure, très belles, avec d'insolents yeux peints... C'est notre première rencontre avec des nomades, qui vivent par milliers au sud de la Perse. » (*Ibid.*, 38)

La nuit tombant « il faut recommencer, la vertigineuse grimpe à travers la puanteur des mules mortes, échelonnées au flanc de cette muraille. » (*Ibid.*, 40) Mais comme la veille aussi, il aura la joie de l'arrivée au sommet, la joie de retrouver soudainement une plaine, de la terre et des herbages : « Nous traversons des champs de pavots, dont les fleurs, ouvertes dans la nuit, ressemblent à des grands calices de soie blanche, [...] On est ici, à quinze ou dix-huit cents mètres d'altitude, dans un air si pur que l'on se sent comme retrempé de vie et de jeunesse. » (*Ibid.*, 42) Ce n'est pas en vain qu'Anatole France dit de Loti : « Ils sont divins les paysages que dessine Pierre Loti en quelques traits mystérieux ; comme cet homme sent la nature ! Comme il la goûte en amoureux, comme il la comprend avec tristesse ! » (France, 1921, 362)

A Kazeroun

En traversant Kazéroun, Loti admire le type de cette ville persane : "Petite ville du temps passé, qui persiste immuable", où il ne découvre

qu'une nature jeune et vierge, "des jardins, surtout des bocages d'orangers enclos de grands murs jaloux", avec de "vieilles portes ogivales". La ville où il va rencontrer pour la première fois "des citadines un peu élégantes", des femmes voilées qui sont de "mystérieux fantômes en deuil". Si intacte et si vieille soit-elle, la ville de Kazéroun ne peut charmer Loti que pour quelques jours : son but est de gagner les villes plus orientales et il a toujours hâte d'arriver à Ispahan "voir la saison des roses" (Loti, 1978, 3).

Par impatience ou par méconnaissance, Loti ne s'écarte pas du chemin qui conduit directement à Chiraz, pour aller visiter les antiquités de Bishapour, situées à vingt-trois kilomètres de Kazéroun. Quoique doté d'un poignard, que l'Imam de Mascate lui avait offert, et même d'un revolver, Loti ne pourrait parfois surmonter une certaine inquiétude, croisant sur la route des tribus errantes d'hommes aux visages redoutables et virils qui l'effrayaient parfois ! A plusieurs reprises, il les rencontre et à chaque fois, il les définit d'une façon différente : tantôt il les accuse d'être insoumis, pillards, envahisseurs de village, tantôt il les traite "d'étrange grouillement noirâtre" (*Ibid.*, 38) ou "de gens dont la marche n'est que l'agitation d'une nuée d'insectes" (*Ibid.*, 51). Mais, à la fin, il se rend compte que ce ne sont que des nomades rassemblés là : « Qui donc prétendait qu'ils sont mauvais ces gens-là, et dangereux sur le chemin ? » (*Ibid.*, 62). Il ne s'interdit même pas de partager des petites réunions villageoises où « on menait joyeuse veillée à l'intérieur de ce fort perdu ; autour du samovar bouillant, on fumait, on chantait des chansons ; et on nous offre aussitôt du thé, dans des tasses minuscules » (*Ibid.*, 53).

A Chiraz

Ayant à peine achevé sa chevauchée à travers les plaines silencieuses, Loti se laisse hanter par un sentiment de nostalgie. Même la grande ville du sud, Chiraz, provoque en lui une sorte d'insatisfaction⁴, car elle n'est ni une ville purement orientale ni une ville européenne. Arrivant la nuit dans les ruelles de Chiraz, il est envahi par une sorte d'hallucination ; un sentiment d'effroi le saisit :

La première nuit vient, au milieu du silence oppressant de Chiraz, [...] On n'entend rien, que le cri intermittent des chouettes. Chiraz s'est endormie dans le mystère de ses triples murs et de ses demeures fermées ; on se croirait parmi des ruines désertes [...]. On y éprouve encore cet effroi du

dépaysement suprême, qui devait être familier aux voyageurs de jadis (*Ibid.* 71).

Heureusement, Loti change d'humeur à mesure que sa fatigue disparaît et qu'il pénètre en ville. Le lendemain, il se dirige d'abord vers le «petit bazar de juifs, où l'on vend surtout des légumes et des graines» et ensuite vers «le vrai bazar de Chiraz, qui est un lieu immense et plein de surprises [...] avec de vastes avenues droites, régulières, voûtées de coupes rondes qui se succèdent en séries sans fin, et là, pour la première fois, on se dit que c'est vraiment une grande ville, celle où l'on est entré comme par égouts. Le long de ces avenues, les marchands sont réunis par groupes de même métier, ainsi que le veut l'usage oriental» (*Ibid.*, 80-81). Aussi découvre-t-il l'esprit d'hospitalité et d'accueil chez les habitants, conservateurs de leurs traditions: «Un cercle aussitôt se forme autour de nous [...], tous ces gens d'ici ont l'air accueillants et doux, la figure fine, les yeux grands, le regard à la fois vif et rêveur» (*Ibid.*, 82-83).

Les grands murs des jardins rendent quand même la vie triste et l'auteur s'en plaint: «Mais combien ici la vie est cachée, défiante, secrète ! Ils seraient charmants, ces jardins, s'ils n'étaient si jalousement enfermés et sans vue ; pour que les femmes puissent s'y promener dévoilées, on les entoure de trop grands murs [...] ce sont toujours des murs de prison.» (*Ibid.* 87-88) Mais Loti ne peut pas les regarder : de temps à l'autre, sa vue «plonge dans quelque cour, où il serait impoli de beaucoup regarder» (*Ibid.*, 101).

Or, l'enchantement et le charme de Chiraz, par contraste avec ses premières impressions hâtivement exprimées, lui font répéter le vieux dicton des Pèlerins de Chiraz : « Il est plus facile d'entrer à Chiraz que d'en sortir », en vertu de quoi il retarderait son départ de plusieurs jours, pendant lesquels il a pu librement, comme il espérait, se familiariser avec la vie des habitants, se promener partout et même pénétrer dans leur foyer, fermé jalousement à ses yeux : « Les Chiraziens se promènent sur les maisons, sur les rues, sur la ville, et ils se servent de leurs toits comme de dépotoirs [...]. Tous les monuments de vieille faïence, que d'en bas l'on apercevait si mal, - grands dômes arrondis et renflés en forme d'œuf, tours carrées, ou petits obélisques imitant des colonnes torsées et des fuseaux,- se dressent dégagés et éclatants, au loin ou auprès, sur cette espèce de prairie factice » (*Ibid.*, 100).

Le regard éloigné de Loti cherche d'autres points de vue extérieurs, tels les campagnes ou les jardins des poètes, d'où il verra Chiraz, « non plus dans sa matérialité concrète et fourmillante, mais comme une ville qui n'existe plus, qui est une ancienne miniature persane » (Toma, 2008, 157). Lors d'une visite aux tombeaux de Saadi et Hafiz, il essaie de donner une présentation assez détaillée de ces deux grands poètes aux lecteurs français, tout en évoquant ces buissons de roses, ces plantes sauvages qui lui révèlent le mystère oriental : « Il y a, écrit-il, vraiment quelque chose, dans ce pays de Chiraz, un mystère, un sortilège, indicible pour nous, et qui s'échappe entre nos phrases occidentales » (Loti, 1978, 105). C'est alors que son enthousiasme éclate et atteint son maximum : il y découvre « le pays créateur de poètes et de pures poésies persanes ». Ici, Loti prend parti pour un Orient idéal où le merveilleux et le réel s'emmêlent : « Tout ce que l'on voit est idéalement oriental, répète encore Loti, ces jardins, ces kiosques d'émail [...], ces vieillards à silhouette de mage [...], et on est comme dans le cadre d'une ancienne miniature persane, grandie jusqu'à l'immense et devenue à peu près réelle » (*Ibid.*, 106).

Loti nous présente alternativement et selon son état d'âme, les beautés et les laideurs : bien que pour les coutumes locales, son intérêt reste admiratif, il trouve que la vie des femmes, cachées sous un voile noir, est triste et mystérieuse :

Je croise en route une foule inusitée de fantômes noirs au masque impénétrable, qui passent furtifs à mes côtés dans la pénombre : il faut avoir séjourné en ces villes d'islamisme sévère pour comprendre combien cela assombrit la vie de n'entrevoir jamais, jamais un visage, jamais un sourire de jeune femme ou de jeune fille... Les juives, qui n'ont pas le droit de porter le petit loup blanc des musulmanes, mais qui cependant ne doivent pas montrer leur figure, referment plus hermétiquement, sur mon passage, leur voile noir ; celles-là encore me resteront toutes inconnues (*Ibid.*, 112).

A Persépolis

Le 2 mai, Loti quitte Chiraz pour s'acheminer vers Persépolis ; « un voyage physiquement pénible et dangereux ! » (Saint-Léger, 1996, 276) Huit hommes et huit chevaux, c'est tout son cortège⁵. Le surlendemain, il arrive devant « l'une des grandes merveilles classiques de la Terre, à l'égal des pyramides d'Égypte » (Loti, 1978, 126). L'imposante masse et

l'étendue des ruines des palais de Persépolis lui offrent une grande joie et donnent une secousse à son imagination : « Des rois qui faisaient trembler le monde, Xerxès, Darius, y ont tenu leur inimaginable cour, embellissant ce lieu de statues, de bas-reliefs, sur lesquels le temps n'a pas eu de prise ». Mais, Loti a traité plus largement tout ce qui concernait la Perse ancienne ; il n'a pas le souci de précision ou de découverte :

Du reste, avoue-t-il, peu importe, pour un simple passant comme moi, l'absolue précision des données historiques ; que tel monarque ou tel autre dorme au fond de tel sépulcre ; que ce soit bien ce palais, ou celui de Pasargades, qu'incendièrent les soldats d'Alexandre (*Ibid.*, 127).

Loti est imaginatif : il ne peut se contenter seulement de ce qu'il observe, de ce qu'il entend ; il pousse ses investigations jusqu'à l'éternité ; son imagination ne cesse d'inventer ; il exprime tout cela avec des phrases poétiques : « Les deux géants ailés, qui me reçoivent au seuil de ces palais, c'est Xerxès qui eut la fantaisie de les poser ici en vedette. Et ils me révèlent sur leur souverains des choses intimes que je m'attendais point à jamais surprendre ; en les contemplant, mieux qu'en lisant dix volumes d'histoire, je conçois peu à peu combien fut majestueuse, hiératique et superbe, la vision de la vie dans les yeux de cet homme à demi légendaire » (*Ibid.*, 132). Un autre exemple nous aidera mieux à éclaircir ce que Loti cherche dans l'histoire de ce pays :

En foulant ce vieux sol de mystère, mon pied heurte un morceau de bois à demi enfoui ; c'est un fragment de quelque poutre qui a dû être énorme, en cèdre indestructible du Liban, et, - il n'y a pas à en douter, - cela vient de la charpente de Darius [...]. Je le soulève et le retourne. Un des côtés est noirci, s'émiette carbonisé : le feu mis pas la torche d'Alexandre ! (*Ibid.*,).

Il est étonnant de voir comment Loti trouve ses documents : ce morceau de bois à demi carbonisé devient un symbole de l'histoire, un vestige de l'Antiquité (*Ibid.*, 142). Comme nous voyons, les descriptions de Loti à propos de l'antiquité et des ruines, sont pourtant incomplètes et surtout dépassées aujourd'hui, compte tenu des enquêtes et des explorations archéologiques ultérieures.

Vers Ispahan

Loti met huit jours pour arriver à Ispahan. Chemin faisant, les gorges finies, voilà « le vaste désert attirant et charmeur » qui se déploie de nouveau devant lui : « un tapis fait de graminées délicates, de basilics, de serpolets, de petites orchidées rares ... » (*Ibid.* 156). A partir d'ici, la confiance entière lui est revenue, et il trouve qu'il n'y aura plus de danger en route ; alors, il demande aux cavaliers de Chiraz de rentrer. Le chemin d'Ispahan lui semble « long et austère » ! A son arrivée à Abadeh, « la première ville depuis Chiraz », Loti trouve l'occasion d'une description assez détaillée des femmes qu'il a rencontrées :

Les femmes d'Abadeh ne portent point le petit masque blanc percé de trous, mais leur voile est on ne peut plus dissimulateur : il n'est pas noir comme à Chiraz, ni à bouquets et à ramages comme dans les campagnes, mais toujours bleu, très long, s'élargissant vers le sol et formant traîne ; pour se conduire, on risque un coup d'œil, de temps à autre, entre les plis discrets. Les belles ainsi voilées ressemblent à de gracieuses madones n'ayant pas de figure. On nous regarde naturellement beaucoup dans cette ville, mais sans malveillance... (*Ibid.*, 164).

Ayant une halte à un grand village, il pénètre dans des assemblées pour assister à la grande solennité religieuse des Persans :

Sur la place, devant l'humble mosquée aux ogives de terre battue, une centaine d'hommes, rangés en cercle autour d'un derviche qui psalmodie, poussent des gémissements et se frappent la poitrine. Ils ont tous mis à nu leur épaule et leur sein gauche ; ils se frappent si fort que la chair est tuméfiée et la peau presque sanglante... La poussière se lève du sol et enveloppe de son nuage ce lieu où darde un cuisant soleil. Sur les murs de la petite place sauvage, les femmes à cagoule sont comme pétrifiées (*Ibid.*, 171-172).

Il continue son voyage à travers des petits villages, des champs de blé et d'orge, des vergers "enclos de murs" ; et avant d'entrer à Koumichah, une « ville dans un simulacre d'enceinte formidable », il nous signale qu'« en Perse, les abords d'une ville sont toujours plus difficiles et dangereux pour les chevaux que la rase campagne [...] des sentiers à se rompre le cou, semés de carcasses de chameaux ou de mulets ; c'est au milieu des ruines, des éboulis, des détritrus... » (*Ibid.*, 173).

A Ispahan

Et voilà le 12 mai qu'il arrive enfin à Ispahan, la ville "de terre et d'émail bleu" pour laquelle il a traversé des chaos de pierres et d'éblouis. De loin, Loti voit une "ville de turquoise et de lapis" enveloppée dans une verdure exubérante, qui « dans la lumière du matin, s'annonce invraisemblable et charmante autant qu'un vieux conte oriental » (*Ibid.*, 187). Mais aucun changement fondamental dans la manière de penser et dans les usages de la vie quotidienne ; les quelques habitudes qu'il appréciait à Chiraz, le thé dans les tasses miniatures, le "kalyan", les bouquets de roses très odorantes sont encore en vogue à Ispahan.

Et pourtant, dans cette admirable ville pleine de roses, il se trouve loin de cette scène à Chiraz où, il bavardait tranquillement avec quelques habitants, en buvant "une minuscule tasse de thé" ! Ici, dans les couches les moins affectées, on se méfie des étrangers ; les gestes de l'hospitalité des gens du sud ont laissé place à une réserve dont Loti se plaint sans cesse :

On nous presse de rester à Djoulfa : les chrétiens, nous dit-on, ne sont pas admis à loger dans la sainte Ispahan [...]. Des Arméniens s'avancent pour nous offrir de nous louer des chambres dans leurs maisons. Nous sommes là, nos bagages et nos armes par terre, au milieu de la foule, qui de plus en plus nous cerne et s'intéresse. - Non; moi je tiens à habiter la belle ville bleue; je suis venu exprès; en dehors de cela, je ne veux rien entendre ! (*Ibid.*, 190).

Loti ne pourrait même se déplacer qu'escorté des « deux soldats armés de bâtons » que lui a fournis son hôte le consul de Russie (Loti, 1990, 874).

Il me semblerait naturel, écrit-il, comme j'en avais l'habitude à Chiraz de m'asseoir à l'ombre, parmi ces gens si paisibles, qui tiennent une rose entre leurs doigts ; mais ma garde d'honneur me gêne, et puis cela ne se fait pas ici, paraît-il : on me servirait mon thé avec dédain, et le kalyan me serait refusé. Continuons donc de marcher, puisque la douce flânerie des musulmans m'est interdite (*Id.*, 1978, 208).

Ispahan est après Persépolis un second modèle qui révèle le sens historique. Les rois Safavides suscitent à l'excès l'admiration de Loti. Il a

beau chercher brièvement les fondateurs des monuments historiques de la ville, car il tombe toujours sur le même nom, Chah Abbas ; c'est à la fois « l'Orient » éblouissant et l'éclat de *Mille et une Nuits* figurées dans les couples de mosaïque que Pierre Loti découvre :

A une époque où, même en Occident, nous en étions encore aux places étroites et aux ruelles contournées, un siècle avant que fussent conçues les orgueilleuses perspectives de Versailles, cet Oriental avait rêvé et créé des symétries grandioses, des dépliements d'avenues que personne après lui n'a su égaler (*Ibid.*, 208).

Ou ailleurs : « A l'époque où resplendissait chez nous la cour du Roi-Soleil, la cour des Chahs de Perse était sa seule rivale en magnificence » (*Ibid.*, 216-217). Loti a l'impression que la grandeur et la splendeur du pays n'appartiennent qu'au passé : l'état présent marque une rupture quasi-complète avec les siècles glorieux de la Perse. Il se laisse hanter par des illusions visibles même à travers les faïences et mosaïques : « Il me semble que je regarde à travers une glace bleue quelque palais de génie tout en cristallisation et en stalactites. » (*Ibid.*, 222) La situation historique s'efface au bout de quelques jours, et Loti n'y voit plus que décadence : « On a du reste le sentiment que tout cela s'en va sans espoir, s'en va comme la Perse ancienne et charmante, est à jamais irréparable » (*Ibid.*, 225). L'admiration pour le passé et la valorisation des survivances de la vie traditionnelle accompagnent une sorte de regret pour la faillite et le déclin de toute une civilisation !

Mais Loti n'y est venu que pour "voir" ce qu'il a déjà rêvé, si bien qu'il ne peut se garder de manifester son opinion préconçue sur un Orient romanesque ; et il s'efforce, avant tout, de montrer le côté artistique et poétique de la vie :

Des roses, partout des roses. Tous les petits marchands de blé ou de sucreries ont des roses plein leurs plateaux, des roses piquées dans la ceinture, et les mendiants pouilleux accroupis sous les ogives tourmentent des roses dans leurs doigts. Les dômes bleus, les minarets bleus, les donjons bleus commencent de nous montrer le détail de leurs arabesques, pareilles aux dessins des vieux tapis de prière (*Ibid.*, 192).

Comme toujours, Loti décrit volontiers des paysages particulièrement choisis pour leur charme.

S'éloignant des contrées intactes du sud où il voyait réalisés ses rêves d'une survivance des usages du passé "idéalement orientale", Loti constate que la décoration intérieure chez des gens aisés a bien transformée. En guise d'exemple, lors d'une visite au palais du gouverneur d'Ispahan, il avoue : « J'attendais un luxe de Mille et une Nuits, chez ce puissant satrape, d'une richesse proverbiale ; mais la déception est complète, et son palais moderne paraît quelconque » (*Ibid.*, 229).

Et en quittant Ispahan, Loti considère que la partie principale du voyage est terminée. Voyageant en voiture à quatre chevaux, « quatre vigoureuses bêtes rangées de front, aux harnais compliqués et pailletés de cuivre à la mode persane » (Loti, 1978, 251), il ne trouve plus l'occasion de se mêler à des caravanes nocturnes, ni de chevauchée. Ses descriptions deviennent de plus en plus rares. L'hommage laisse place à de brefs rapports exprimant son indifférence, son regret, voire ses blâmes devant la transformation des coutumes et des mœurs.

A Koum

Cependant, quand il entre dans la ville religieuse "Koum", il s'étonne de voir encore un esprit traditionnel très fort : « Mes yeux qui ont vu tant de choses ne se rappellent rien d'aussi étourdissant, ni d'aussi fantastique, rien d'aussi éperdument que cette apparition du tombeau de Sainte Fatmah⁶, un soir de mai, au sortir d'une nef obscure. Il existe donc encore en Perse des choses qui ne sont pas en ruines, et, de nos jours, on peut donc construire ou restaurer comme au temps des Mille et une Nuits !... » (*Ibid.*, 276). Mais cela ne présente qu'une exception. Quant aux habitants de cette ville et leur hospitalité, Loti dénie presque tout : « Tout ce monde est vêtu de loques terreuses ; tout ce monde a l'air inhospitalier et farouche ; le même fanatisme se lit dans les regards trop ardents ou dans les regards morts » (*Ibid.*, 278).

Sur la route, le logis du soir n'a rien du farouche caravansérail : « C'est déjà une auberge comme on en pourrait trouver dans nos villages d'Europe, avec un jardinet et une grille au bord du chemin » (*Ibid.*, 280). Tout lui semble insipide et sans dignité.

A Téhéran

Et voilà, c'est avec un sentiment de mauvais augure que Loti s'approche de la capitale, le 27 mai, soit une marche de 41 jours : « Avec défiance et ennui, nous arriverons demain à Téhéran, ville sans doute trop

modernisée qui à peine nous semblera persane » (*Ibid.*, 281). Dans la ville, c'est la déception prévue :

Sous l'averse, toutes les ruelles qu'il nous faut suivre, jusqu'à l'hôtellerie, sont des fleuves de boue, entre des maisonnettes en brique, sans fenêtres, maussades, incolores, donnant l'envie de fuir. L'hôtellerie est pire que tout ; le plus sauvage des caravansérails valait mieux que cette chambre obscure et démodée, sur un jardinet mouillé dont les arbres ruissellent (*Ibid.*, 284-285).

De l'architecture aux habitudes de vie, tout est imprégné par la civilisation européenne ; les couches aisées ont totalement adopté la manière occidentale et les usages modernes, ce qui lui paraît incroyable et même indésirable :

Je retourne au palais aujourd'hui, écrit-il, faire visite au jeune héritier du trône de la Perse, Son Altesse Impériale Choah-es-Saltaneh, qui veut bien me recevoir en l'absence de son père⁷. Les salons où je suis introduit ont le tort d'être meublés à l'européenne, et ce prince de vingt ans, qui m'accueille avec une grâce si cordiale, m'apparaît vêtu comme un Parisien élégant. Il est frêle et affiné ; ses grands yeux noirs, frangés de cils presque trop beaux, rappellent les yeux des ancêtres [...]. Il parle français avec une aisance distinguée ; il a habité Paris, s'y est amusé et le conte en homme d'esprit ; il se tient au courant de l'évolution artistique européenne » (*Ibid.*, 285).

Pour Loti, la vie à la capitale est insupportable, car tout est imité, tout est copié de l'Europe⁸. Sa visite chez le "grand vizir" le laisse également sur des regrets : « On se croirait en Europe: quel dommage, et quelle erreur de goût !... » (*Ibid.*, 294) ; ou bien ensuite chez l'un des plus grands princes de Téhéran, frère de Sa Majesté le Chah :

Son palais est bâti dans un parc de jeunes peupliers longs et minces comme des roseaux, un parc qu'il a créé à coups de pièces d'or, en amenant à grands frais l'eau des montagnes. Les salles d'en bas, entièrement tapissées et plafonnées en facettes de miroirs, avec de longues grappes de stalactites qui retombent de la voûte, font songer à quelque grotte de Fingal, mais plus scintillante que la vraie et d'un éclat surnaturel [...]. Les salons de ce grand seigneur persan sont luxueusement meublés à l'européenne, mais les murs ont des revêtements d'émail, et par

terre, toujours ces velours à reflets, ces tapis comme il n'en existe pas (*Ibid.*, 295).

De plus, la langue française est assez couramment parlée par les groupes privilégiés : « Tous mes aimables hôtes parlent encore le français, qui, malgré les efforts de peuples rivaux, demeure la langue d'Occident la plus répandue chez eux. » Et Loti nous rappelle que « la France fut la première nation d'Europe entrée en relations avec l'Iran, celle qui, bien des années avant les autres, envoya des ambassadeurs aux Majestés persanes. » (*Ibid.* 301-302)

Impatient de quitter la Perse

Quand il part de Téhéran, Loti se rend compte, sur la route de Qazvin-Rasht, que certains usages européens ont infecté jusqu'au comportement des couches intérieures de la société⁹ ; par exemple la consommation de l'alcool n'est plus considérée comme un mal :

[...] mes domestiques et mes cochers ont bu de l'eau-de-vie russe. Personne pour nous préparer le repas du soir. Les gens du village, rien à en tirer [...]. Ainsi, cette traversée des déserts du Sud, réputée si dangereuse, a été un jeu, et les ennuis absurdes m'attendaient sur cette route banale de Téhéran, où tout le monde a passé, mais où les Persans, au contact des Européens, sont devenus effrontés, ivrognes et voleurs (*Ibid.*, 311).

Pour Loti, l'adoption du processus de vie moderne n'est facteur ni de progrès ni de bonheur ; tout au contraire, c'est l'essence même du modernisme qui est en cause pour lui.

Avant d'atteindre la mer Caspienne, Loti ne rencontre plus rien qui soit "persan". Il se trouve dans une Perse humide et boisée qui ne ressemble plus du tout à l'autre, d'où il vient de sortir :

Et nous nous prenons à la regretter, cette autre Perse, la grande et la vraie, qui s'étendait là-haut, là-haut, mélancolique et recueillie en ses vieux rêves, sous l'inaltérable ciel. Même l'air, cet air d'en bas que nous avons cependant respiré toute notre vie, nous paraît d'une lourdeur pénible et malsaine, après cette pureté vivifiante à laquelle nous avons pris goût depuis deux mois. C'est pourtant joli, les forêts, les forêts de hêtres dans leur fraîcheur de juin ! (*Ibid.*, 309-310).

Il ne trouve pas d'intérêt particulier à décrire « la route qui serpente dans les bois » car cette route lui « rappelle quelque route de France dans les parties très ombrées des Pyrénées. » (*Ibid.*, 313) Le 6 juin, le dernier jour de son voyage en Iran, il arrive à Rasht mais il ne s'intéresse pas à rester dans cette ville « qui n'a même plus de physionomie persane » (*Ibid.*, 314) ; il part pour Enzeli, le petit port où il doit « se résigner à attendre un paquebot russe, qui passera demain, et vous emmènera à Bakou » (*Ibid.*, 316). Et voilà une image à la fois poétique, majestueuse et assombrie qu'il nous donne aux dernières minutes de son séjour :

Et le soir, sous les orangers de la plage, au bruissement discret de cette mer si enclose, je regarde, là-bas en arrière de ma route, la Perse qui apparaît encore, la haute et la vraie, celle des altitudes et des déserts; au-dessus des forêts et des nuages déjà assombri, elle demeure toute rose ; elle continue pour un instant de s'éclairer au soleil, quand pour moi le crépuscule est commencé. Vue d'ici, elle reprend ce même aspect de muraille mondiale qu'elle avait pour se montrer à nous la première fois, quand nous l'abordions par le golfe Persique [...]. Nous venons d'en redescendre maintenant, après y avoir fait une chevauchée de quatre cents lieues, à travers tant de montagnes, de ravins, de fondrières; elle va s'éloigner dans le lointain terrestre et dans le passé des souvenirs. De tout ce que nous y avons vu d'étrange pour nos yeux, ceci nous restera le plus longtemps : une ville de terre et d'émail bleu, qui tombe en poussière sous ses platanes de trois cents ans ; des palais de mosaïques et d'exquises faïences, qui s'émiettent sans recours, au bruit endormeur d'innombrables petits ruisseaux clairs, au chant continu des muezzins et des oiseaux ; - entre de hautes murailles émaillées, certain vieux jardin rempli d'églantines et de roses, qui a des portes d'argent ciselé, de pâle vermeil ; enfin tout cet Ispahan de lumière et de mort, baigné dans l'atmosphère diaphane des sommets... (*Ibid.*, 317).

Ce qui est fort intéressant chez Loti, c'est qu'il invente un monde selon sa volonté de voir et sentir tout ce qui lui apparaît important. Il projette ses images sur la décoration extérieure, mais des images qu'il a, et qu'il produit de lui, devant le spectacle étranger. A ajouter que Loti, dessinateur également, rapporte de ce voyage des photos et des dessins, où les habitants et les monuments d'Ispahan occupent une place importante¹⁰. C'est trois ans après son voyage en 1900 qu'il a achevé d'utiliser son carnet de route pour en tirer *Vers Ispahan*¹¹.

Conclusion

Dans cet article, nous avons étudié l'image que Pierre Loti a donnée de l'Iran et des Iraniens lors de son seul voyage au début du XX^e siècle. Nous avons vu comment l'écrivain-voyageur, tout en parcourant le pays, du sud vers le nord, a projeté les images qu'il se faisait du spectacle plus que le spectacle lui-même. Nous avons vu également que ses descriptions à propos de l'antiquité et des ruines, sont pourtant incomplètes et surtout dépassées aujourd'hui, compte tenu des enquêtes et des explorations archéologiques ultérieures. Cette image n'est pas faite d'aventures ou des mésaventures, comme elle n'est pas faite de narrations, mais de pure description. Loti a sûrement un don de la contemplation poussée jusqu'à la voracité visuelle. Il a pratiqué l'art du regard, dont témoignent incontestablement ses descriptions. Il ne retient que les éléments qui l'intéressent d'un point de vue littéraire. Il n'évoque pas ainsi les observations des voyageurs précédents, il ne se réfère qu'à ce qu'il ressent lui-même et s'intéresse partout au caractère primitif des mœurs au sein d'une humanité étrangère. Il cherche le contraste, la nouveauté que la France ne peut lui donner (Mallet, 1923, 224).

Au cours de cette étude, nous avons constaté que Loti est partout impressionné par quelques images curieuses ou par un certain exotisme local, voire les banalités qui, pour lui, ont un sens, mais attireraient rarement un autre voyageur : Il découvre dans les gestes religieux des nuances musicales et artistiques visibles pour un amateur profane. Il cherche à bercer son rêve avec la psalmodie matinale de "Muezzin", avec la marche lente et cadencée des caravanes, et le ton harmonieux et grave des clochettes des chameaux, ou même les hurlements des chouettes dans les ruines. Mais en fin de compte, ces impressions, purement lyriques, se terminent souvent sur un ton de regret et de pitié.

Notes

¹. Voir l'introduction de *L'Inde sans les Anglais*, dans *Voyages (1872-1923)*, Claude Martin (éd.), Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1991, p. 649.

². Voir aussi la page 72, où l'écrivain se souvient de ce port comme « la ville d'exil et de fièvre ».

³. C'est-à-dire l'homme qui loue des chevaux.

⁴. Le même sentiment chez Gobineau ; Schiraz a écrasé son rêve : « Tout cela est laid, poussiéreux et ennuyeux à voir » (Gobineau, 1980, 240).

⁵. Loti a écrit dans une lettre à Barthou (lettre de juillet 1911) : « Pour ne pas alourdir le livre d'anecdotes personnelles, je n'ai pas conté qu'à Chiraz mon domestique Edmond, que vous connaissez, était tombé tellement malade qu'il ne pouvait monter à cheval ; j'avais alors eu la chance de trouver une vieille voiture qui était venue amener un ménage hollandais ... C'est cette voiture qui nous a amenés à Ispahan ; mais par quels chemins il a fallu la faire passer !... » Dans *Vers Ispahan*, cette voiture n'apparaît qu'au sortir d'Ispahan. (Voir l'introduction de Claude Martin pour *Vers Ispahan*, dans *Voyages*, p. 871, note 1. Voir également : Alain Quella-Villégier, *Pierre Loti, le pèlerin de la planète*, Paris, Aubéron, 2005, 287).

⁶. Cette dame, connu en Iran sous le nom de Massoumeh, fut en réalité la sœur de Réza, huitième imam des chiites, dont le grand mausolée se trouve à Mashhad.

⁷. Lors du séjour de Loti à Téhéran, le Roi était en voyage en Europe !

⁸. Loti a le même sentiment presque partout dans ses voyages. Par exemple, quelques décennies après sa première visite à Istanbul, il cherche toujours ce qu'il reste de la vieille ville ottomane : « Je vais tourner le dos aux quartiers neufs, aux boulevards récemment alignés [...] qu'éclaircit maintenant, hélas ! [...] C'est vers le Vieux Stamboul que je me dirige, montrant par des petites rues aussi noires et mystérieuses qu'autrefois. » (Pierre Loti, *Constantinople en 1890*, dans *Voyages*, p. 323.)

⁹. C'est un motif récurrent chez Loti, en Turquie, en Egypte, partout il se plaint de la modernisation occidentale.

¹⁰. Les dessins et aquarelles de Pierre Loti, constituant un véritable ouvrage graphique et ethnographique, ont été publiés dans : Bruno Vercier, *Les Orient de Pierre Loti par la photographie*. Paris : Éditions du patrimoine, 2006 et Alain Quella-Villégier et Bruno Vercier, *Pierre Loti, Dessinateur : Un voyage au long cours*, éd. Bleu autour, collection "D'un regard l'autre", 2010.

¹¹. Ce livre a paru d'abord en feuilleton dans la *Revue des deux mondes* (entre le 14 décembre 1903 et le 15 février 1904), puis, en mars 1904, en un volume chez Calmann-Lévy. En 1974, la Société de publication d'ouvrages classiques sur l'Iran et en 1988, l'éditeur Christian Pirot en ont donné une réédition ; et enfin l'éditeur Robert Laffont a publié en 1991 *Voyages (1872-1913)* une édition établie et présentée par Claude Martin, professeur à l'Université Lumière, Lyon II.

Bibliographie

BRIQUET, Pierre-Edouard, *Pierre Loti et l'Orient* : Thèse présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Genève, 1945.

FAURE, Paul, *Méditations sur Loti*, Paris, Grasset, 1921.

FRANCE, Anatole, *La Vie littéraire*, Paris, Calmann-Lévy, 1921.

GOBINEAU, Joseph Arthur de, *Trois ans en Asie (1855-1858)*, Paris, A.M. Métailié, coll. « De Mémoire d'Homme », 1980.

LOTI, Pierre, *En passant à Mascate*, dans *Voyages (1872-1923)*, Claude Martin (éd.), Paris, Robbert Laffont, coll. « Bouquins », 1991.

- *L'Inde sans les Anglais*, dans *Voyages (1872-1923)*, Claude Martin (éd.), Paris : Robbert Laffont, coll. « Bouquins », 1991.
- *Le roman d'un enfant*, Bruno Vercier (éd.), Paris, GF-Flammarion, 1988.
- *Vers Ispahan*, Téhéran : Société de publication d'ouvrages classiques sur l'Iran, 2^{ème} édition, 1978.

MARTIN, Claude, *Pierre Loti, Voyages (1872-1923)*, Paris : Robbert Laffon, coll. « Bouquins », 1990.

MALLET, Frédéric, *Pierre Loti, son œuvre*; in *La Nouvelle Revue Critique*, Paris, 1923.

QUELLA-VILLEGGER, Alain, *Pierre Loti, le pèlerin de la planète*, Paris : Aubéron, 2005.

SAINT-LEGER, Marie-Paule de, *Pierre Loti, l'insaisissable*, Paris : L'Harmattan, 1996.

TAVASSOLI, G. Abbas, *La société iranienne et le monde oriental vus à travers l'œuvre d'un écrivain anglais, James Morier et d'un écrivain français, Pierre Loti*, Paris : Maisonneuve, 1966.

TOMA, Dolores, *Pierre Loti, Le voyage, entre la féerie et le néant*, Paris : L'Harmattan, 2008.

VERCIER, Bruno, *Les Orient de Pierre Loti par la photographie*. Paris : Éditions du patrimoine, 2006.